

notoire la menace

Thierry Bedard

Entretien

Depuis 1989, notoire travaille au rythme de cycles thématiques : vous avez interrogé notamment la violence sociétaria avec « Minima Moralia », la violence politique avec « Argument du menteur », la question de la liberté d'expression avec « La Bibliothèque Censurée »...

Vous engagez aujourd'hui un nouveau cycle de recherche intitulé d'une manière piquante, notoire la menace : quel est le cadre de recherche que vous vous fixez ?

Le cadre de recherche principal de ce cycle c'est de traiter encore ... de la violence. Mais de la violence qui mène le monde, la violence permanente, qu'elle soit sociale, politique, économique, voire même liée aux catastrophes naturelles, ou aux menaces générales – climatiques, industrielles - de ces dernières années. C'est une question qui me passionne et me trouble profondément.

J'ai travaillé sur les analyses de Françoise Héritier, ou elle précise que son propos « n'est ni sociologique - s'interroger sur les causes sociales, politiques et économiques de la violence -, ni philosophique - l'homme est-il naturellement violent ? -, ni politique - la violence peut-elle être juste ? -, mais anthropologique : qu'est-ce qui, dans l'organisation de l'être humain, psychique et sociale, peut être contrôlé, orienté par la règle, mais aussi peut être manipulé, ouvrant ainsi le champ aux différentes manifestations de la violence. »¹

A partir de cette problématique, j'ai étudié un certain nombre d'œuvres actuelles qui creusent cette question - je précise, loin de tout discours « catastrophistes »². Et en même temps, il s'agit bien pour notoire de raconter des « histoires », pas de refaire des cours d'anthropologie au théâtre, quoique que l'on pourrait imaginer des théâtres plus en phase avec la recherche scientifique ...

Je dois dire aussi que ces dernières années, j'ai beaucoup traîné dans des endroits d'une misère extrême, insupportable, et les histoires auxquelles j'ai été confronté ne m'ont plus quitté. *notoire la menace*, c'est une des portes d'entrée pour analyser et comprendre ce monde de violence qui me hante.

Le cycle « de l'étranger(s) » initié en 2005 pour interroger les écritures du monde s'achève avec l'ouverture de ce nouveau cycle ; neuf spectacles pour décliner, entre autre, la question de la représentation que l'on peut se faire de notre monde vu d'ailleurs. Quelle est la question que pose ce nouveau cycle ?

Le cycle *de l'étranger(s)* n'est pas terminé. Et d'une certaine manière, il existe des liens très forts entre les deux cycles, en particulier avec tout ce qui touche à la géopolitique. Je raconte toujours les problèmes des inondations et de la montée des eaux à propos du Bangladesh³. On prévoit que des millions de gens vont devoir fuir ce pays dans les décennies qui viennent et qu'ils ne pourront pas se réfugier en Inde, en Birmanie, voire en Chine, pour tout un tas de raisons politiques. Il est donc probable, et d'ici 2020, que des camps soient créés aux frontières, des camps à l'échelle ... de millions de gens. Ce qui risque de déclencher des conflits majeurs. Dans ce cas précis, jamais l'Inde ne tolérera sur son sol la population musulmane du Bangladesh, la guerre sera probablement meurtrière, et contre des civils innocents. Il y a d'ailleurs actuellement, un débat assez étonnant et risible : on a inventé le concept de « réfugiés climatiques », manière étrange de ne pas accepter de nouveaux « réfugiés politiques ». Certains pensent que ces nouvelles menaces peuvent faire exploser les Nations Unies ...

Il va bien falloir régler ce type de problème, et que « l'homme » pense le monde *commun* de l'homme. De l'*autre*.

¹ Françoise Héritier, *Les fondements de la violence / Analyse anthropologique*, 2003.

² Voir *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, de Reisel et Semprun, aux Editions de l'Encyclopédie des Nuisances. Critique définitive et radicale. En particulier sur les « écoles du catastrophisme », à hurler de rire si ce n'était si grave.

Nos sociétés occidentales, relativement protégées, oublient cet autre. Chacun refuse déjà de voir la personne qui crève dans la rue, alors évidemment, on ne va pas s'occuper du type en train de se noyer au Bangladesh ! Mais l'on se doit pourtant, et très simplement, de penser, avant toutes choses, à l'homme. Non ?

La question de fond de *notoire la menace* : c'est pourquoi on oublie de penser cet *autre*, qui pourtant fait partie intégrante de notre vie.

Quels sont les sujets de vous souhaitez aborder ?

La question de l'exclusion, et évidemment ce qui fonde violences et exclusions : ce qui est donc lié aux « grandes » peurs de l'homme d'une manière générale⁴. Et en particulier, cette chose incompréhensible : comment en arrive-t-on à exclure l'autre qui est dans la misère ? Je reviens toujours sur des phénomènes qui me rendent complètement dingue.

Et sur des histoires simples : comment est-il possible que le cours du riz double au niveau mondial, et qu'à certains endroits dans le monde, dont un endroit que je connais bien maintenant, Madagascar, les gens ne mangent plus qu'un repas par jour ? Comment on arrive à ce que le mécanisme économique sur le cours du riz fasse crever de faim une population innombrable ? Qu'est-ce qui se passe dans le cerveau des gens qui maîtrisent l'économie, qui maîtrisent les cours ? Comment peut-on même imaginer une seule seconde que ces choses soient possibles ?

Mais cet exemple ouvre un champ d'analyse de cette folie, de cet effroi, de ce tragique d'une certaine manière – le « tragique grec » peut se vivre ailleurs que sur des plateaux de théâtre ! - ; ça nous donne aussi à voir l'état de nos sociétés, ou du moins l'état de pensée de nos sociétés vis à vis du drame.

Un des sujets de ce cycle, c'est donc la question des slums (des bidonvilles, mais le terme français est étonnement « propre ») – qu'un milliard de gens vivent dans les slums, et que ça ne soit pas un problème pour nous, c'est quand même inouï -, et la question des « déchets humains », comme le dit brutalement Zygmunt Bauman.

Je m'interroge aussi beaucoup sur le monde des réfugiés, qui est totalement insensé. Je pense à des analyses comme celle de Michel Agier, cet anthropologue qui « travaille » sur les camps et qui a publié un livre remarquable qui s'appelle *Gérer les indésirables*⁵ où il explique comment le rapport social se reconstruit dans les camps de réfugiés. Des camps fermés pour plusieurs années, souvent à l'échelle d'une très grande ville, avec une « gouvernance humanitaire » dont on comprend avec effroi son ordre, sa justice, sa police ... organisée sur un modèle occidental de gestion de la crise. Ces « camps », que l'on n'ose qualifier plus précisément ... sont des endroits totalement fous.

Et bien d'autres sujets évidemment ... Un vrai désastre (*rires*).

Je me réfère à des constats « documentaires », mais ce qui m'intéresse dans tout ça c'est bien de « penser » ce monde. J'ai été foudroyé, à fréquenter des slums, en particulier à Madagascar, et j'ai réellement eu besoin d'aide pour penser et accepter ce monde, de l'ordre de l'impensé. Pour le comprendre j'ai cherché de l'aide, auprès de scientifiques de très haut niveau, qui travaillent sur ce terrain de recherche-là, peut-être pour lutter contre ces mécanismes infernaux, et qui sont historiens, urbanistes, anthropologues, sociologues ...

Ces histoires dont vous parlez sont donc des récits documentaires...

Des récits et des analyses. Ce que j'ai trouvé auprès de ces scientifiques, c'est surtout qu'ils observent une *autre humanité*. D'une certaine manière, il y a un monde où l'on ne peut reconnaître l'autre qui est en face. Il est déjà dans un ailleurs, dans un autre monde où les logiques ne sont pas les mêmes, pas seulement les manières de vivre, le corps même est touché très violemment. Il y a des slums où l'espérance de vie est d'une trentaine d'années. Un monde où l'on sait que les gens qui sont là seront morts avant qu'on ait le temps de converser avec eux. C'est quand même assez hallucinant. Je pense à ça très souvent ... Quelquefois, je me dis que c'est un monde de fiction.

⁴ On peut lire à ce sujet le « catalogue des peurs postmodernes », ludique et essentiel, de Zygmunt Bauman dans *La Vie en miettes* ...

⁵ *Gérer les indésirables* / Flammarion. collection Bibliothèque des savoirs est une étude scientifique sur les camps actuels

Enfin, dire que c'est un monde de fiction, ça peut paraître assez romantique. Mais dans le quartier d'Antohomadinika à Tananarive c'est peut-être un vrai monde de fiction : pour la petite histoire le personnage de Raharimanana qui s'appelle Za⁶ vient de ce quartier, à un moment du récit, il enjambe une sorte de barrage submergé de détritrus, et ce barrage on peut le voir. Et c'est, du moins pour moi qui ai fréquenté souvent cet endroit, un monde de fiction totale ...

Comment avez-vous choisi les textes sur ces sujets ?

Très peu d'écrivains travaillent maintenant sur ces sujets, alors que l'on peut lire Dickens, ou Kipling, qui emmenait ses lecteurs « au dernier cercle de l'enfer », à Colootollah, « le plus vil de tous les cloaques ». Cette relative absence m'étonne devant l'ampleur de la question, car une personne sur six dans le monde vit toujours dans un cloaque. Personne n'a remarqué à quel point le roman de Raharimanana est un « essai » d'une incroyable rareté ...

Mais là, je travaille essentiellement sur des textes scientifiques, et la plupart de ces auteurs écrivent magnifiquement bien. Je lis aussi des témoignages, mais avec une certaine méfiance.

C'est donc un cycle plus scientifique que les précédents, dans lesquels il s'agissait plutôt de nouer un dialogue avec des écrivains...

C'est la première fois que notoire travaille sur des œuvres strictement scientifiques, mais les auteurs qui réfléchissent sur ces questions ont une pensée très claire – c'est certainement nécessaire au regard du problème -, et ils ont une relative urgence à le partager.

Zygmunt Bauman, qui à la fin de son adolescence a combattu les nazis en Pologne, continue à 85 ans de combattre ... la bêtise. Il y a une urgence à dire ces choses. Une urgence à discuter de ce dont on ne veut pas discuter dans notre monde pourtant si intelligent et si bavard. Une sorte d'urgence à fuir la futilité.

Ces scientifiques cherchent aussi les endroits possibles de solidarité. Ces œuvres, celle de Zygmunt Bauman, celle de Mike Davis, sont extrêmement politiques, au sens le plus noble du terme.

Et Mike Davis est un activiste, réellement.

notoire la menace est donc un cycle activiste ?

Pourquoi pas ! (*rires*)

Ce dont je suis certain c'est que, au delà de la violence des sujets, je vais construire un théâtre chargé d'émotions, parce que c'est de l'espoir de *la vie* dont on parle. Et il y a une ironie frappante et foudroyante dans ces sujets. D'une certaine manière, parler des « déchets humains » dans une société qui semble avoir des difficultés avec ses propres déchets d'usage, c'est assez drôle. Et je précise que je n'ai pas du tout un humour morbide !

Je crois qu'on ne peut faire du théâtre sur des questions aussi dures que si on arrive à trouver une théâtralité qui déborde de vie. Et étonnement ces sujets-là me donnent beaucoup de force, je suis dans des questionnements difficiles, mais c'est vraiment plein de vie.

Un jour, j'ai rencontré à Tananarive une jeune femme, Hanitra, qui était effarée que des gens soient morts de froid au ... bois de Vincennes. Je ne sais pas comment, dans son bidonville, elle avait eu connaissance de l'information. Elle se rappelait même du nom de la dernière victime. Et elle trouvait complètement fou que l'on puisse en France mourir *seul*. C'était insensé d'entendre ça de la part d'une jeune femme qui n'arrivait pas à nourrir ses trois enfants, mais qui n'aurait pas laissé mourir seul son voisin. Et inouï pour moi ... qui vit tout près de ce bois parisien. *La vie* ...

Ce que dit Bauman c'est qu'il faut trouver de nouveaux outils cognitifs pour arriver à comprendre l'état du monde actuel. Moi mon outil dans ce cas précis c'est un vieil outil un peu usé. Mais mon expérience m'incite à lui faire confiance. Je reste persuadé que le théâtre est un outil magnifique pour penser le monde, le pouvoir, etc. Et moi, en tout les cas, c'est à cet endroit-là que j'ai nécessité de faire. Les questions de *notoire la menace* me taraudent depuis un long moment. C'est une vraie nécessité artistique, donc il faudra bien que j'en trouve les formes. Je sais que je vais revenir à des formes aussi plus performatives.

La Biennale de Venise vient de se terminer. Tous les critiques s'accordent à dire que cette biennale-là est très étonnante parce que la plupart des artistes ne traitent que de guerre, peur, exclusion, que de questions très violentes. Le fait qu'il y ait une communauté de plasticiens au niveau international qui sans le savoir se tournent ensemble vers ce type de problèmes, c'est vraiment étonnant. Et salutaire. Je me sens proche de ces artistes.

Pour finir, notoire la menace comporte un volet qui s'intitule « Exercices et menaces ». Quelle est la spécificité de ces formes ?

Ce cycle comporte effectivement déjà plusieurs volets : des spectacles édifiants comme *Planet of Slums* et *Slums !*, un nouveau spectacle d'intervention pour les enfants – les pauvres ! -, mais aussi quelques « exercices » pour se secouer la tête dans la surprenante série des *Exercices et menaces*⁷ : c'est un ensemble de textes scientifiques, actuels, critiques, et importants : car de même qu'on est confronté au vieillissement de la population, en France, on est affligé du vieillissement de la pensée, alors notoire, association d'utilité publique, propose des exercices très intellectuels⁸, mais que tout le monde peut suivre ...

Entretien réalisé par Tünde Deak. Juin 2011

⁷ Le mot exercice ne doit pas faire oublier que l'on s'exerce toujours en vue d'un danger réel afin d'empêcher que le pire survienne ...

⁸ Le premier « exercice », *Les guêpes du Panamá*, est « un reportage sur un champ de bataille ... et une aventure intellectuelle vécue par un groupe de chercheurs de la Zoological Society de Londres, suite à leur étude au Panamá sur la vie sociale des guêpes ... »